

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean ERACLE

Poésie au Pays du Soleil levant

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 257-270

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Poésie
au Pays du
Soleil levant



La poétesse Sei Shonagon (X^e s.)

La 62^e carte du *Hana-Karuta*

D'un jeu de cartes à la Salle du Phénix

Il existe au Japon un jeu très populaire : le *Hana-Karuta*. Il comprend deux cents cartes. Sur cent d'entre elles figurent de courts poèmes dont les cent autres ne portent que les deux derniers vers. Le meneur de jeu tire du paquet les cartes où les poèmes sont écrits en entier et en lit la première partie. Les joueurs doivent rétablir chaque poème en sa totalité grâce aux autres cartes étalées devant eux. Celui qui le premier achève le poème commencé reçoit la carte où ce poème figure. A la fin du jeu, celui qui a le plus de cartes a gagné.

Or les poèmes utilisés dans ce jeu ne sont pas choisis au hasard : ils forment la matière d'un très vieux recueil, le *Hyakunin-Isshū*, ou « Cent Poèmes par Cent Poètes », constitué au XIII^e siècle par Fujiwara no Sadaie.

On s'étonnera qu'un recueil de poésies puisse à ce point captiver tout un peuple. Mais l'admiration grandira encore, quand on saura que, dès le IX^e siècle, il existait à

la cour impériale un « Département des Affaires poétiques ». Cet organisme avait pour mission d'assurer la publication des anthologies, comme le *Mannyoshu* ou « Livre des dix mille Feuilles », au IX^e siècle ; le *Kokinshu* ou « Recueil des Poèmes anciens et modernes », au X^e ; et le *Shin Kokinshu* ou « Nouveau *Kokinshu* » en 1205.

Ce même bureau organisait chaque année, à l'occasion du Nouvel An, un vaste concours de poésie sur un sujet donné. Ce concours perdure encore de nos jours. L'Empereur lui-même et sa famille y prennent part. Les meilleurs poèmes sont lus en grande cérémonie, après ceux des souverains, dans la Salle du Phénix, au Palais impérial de Tokyo.

Ces quelques renseignements suffisent à montrer comment l'art poétique fait l'objet d'une faveur générale au Pays des Chrysanthèmes. S'il en est ainsi, c'est peut-être que la poésie, au Japon, fait partie intégrante de la vie. Là-bas, en effet, le poète n'est pas un être exceptionnel, plus ou moins perdu dans ses pensées, mais au contraire l'art poétique a pénétré si largement les couches les plus diverses de la population, qu'il imprègne profondément toutes les circonstances de la vie.

Ainsi, parler dans ces quelques pages de la poésie japonaise, pour essayer d'en révéler un peu les secrètes beautés, c'est rendre hommage au peuple si hautement civilisé qui habite les Iles du Soleil levant.

Poèmes en miniature

Tout le monde sait que les poètes japonais sont passés maîtres pour façonner des poésies minuscules, scintillantes comme des joyaux. Or si nous prenons quelques-unes des cartes du jeu dont nous avons parlé, nous constatons que les poèmes qui y figurent ne dépassent pas la longueur de cinq vers. Ce sont des *tanka*, appelés aussi *waka*. Comme le dit si bien M. Tran Van Tung, les *tanka* sont des fleurs à 5 pétales et à 31 étamines. En effet, les cinq vers dont sont construits ces courts poèmes sont disposés suivant un ordre invariable de syllabes, soit 5-7-5-7-7, avec une pause obligatoire après le troisième vers.

Voici un exemple dû à la plume de la dame Ono no Komachi, au IX^e siècle :

*Ha na n'i ro wa
U tsu ri ni ke ri na
I ta zu ra ni*

*Wa ga mi yo ni fu ru
Na ga me se schi ma ni*

La couleur des fleurs,
Hélas ! s'est évanouie,
Tandis que, vainement,
Sur mon corps vieillissant,
Je lisais mon passage en
ce monde.



Le poème de Ono no Komachi
sur la 9^e carte

Le *tanka* fut un genre très goûté : en effet, si le *Hyakunin-Isshū* ne contient que des poèmes de cette longueur, le *Kokinshū* de son côté ne comprend, parmi ses 1100 poésies, que cinq pièces qui n'en soient pas. C'est aussi cette forme de poèmes qui est exigée lors des concours annuels dont nous avons parlé. Ainsi, à part les poèmes anciens écrits à la mode chinoise et les poésies modernes inspirées de l'Occident, les uns et les autres plus longs, la poésie japonaise s'est plu à ne créer que des poèmes très courts, comme le prouve l'extraordinaire essor du genre *tanka*.

Toutefois, n'allons pas imaginer que les Japonais allaient se contenter de poèmes « aussi longs ». Ils trouvèrent

un excellent moyen de les raccourcir : ils les coupèrent en deux.

Poèmes en morceaux

Revenons à notre jeu. Voici que le meneur de jeu tire une carte du paquet et lit seulement la « partie supérieure », ou *hokku*, d'un *tanka* de Mibu no Tadami, écrivain du IX^e siècle.

*Ko hi su te fu
Wa ga na ha ma da ki
Ta chi ni ke ri*

Je suis amoureux, dit-on.
Déjà la rumeur
En circule.



Le poème de Mibu no Tadami
sur la 41^e carte

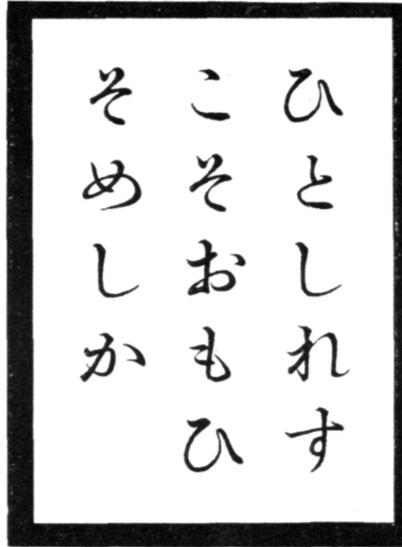
La « partie supérieure » ou *hokku*, ce sont les trois premiers vers du poème, soit 17 syllabes (5-7-5).

Amusons-nous maintenant à chercher, sur une des cartes retournées et alignées sur le sol, la « partie inférieure » ou *waki*, c'est-à-dire les deux vers qui manquent.

Mais déjà l'un des joueurs a trouvé et achève le poème :

*Hi to schi re zu ko so
O mo hi so me schi ka*

Lorsque, pourtant, j'ai
commencé d'aimer,
Personne n'en sut rien.



La fin du poème de Mibu no Tadami
sur la 141^e carte

Poèmes en chaîne

L'histoire littéraire du Japon nous raconte que certaines personnes avaient l'agréable manie de réciter des vers en se promenant dans la rue. C'était une excellente façon de se passer le temps. Toutefois d'autres personnes ne purent s'en contenter : c'est pourquoi on prit l'habitude, dans certains milieux, de converser avec des vers. Ce fut évidemment le *tanka* qu'on utilisa dans ce but.

Pour nous rendre compte de ce que cela donnait, osons une petite indiscretion. Approchons-nous d'une charmante maison du village de Minase, entre Kyoto et Osaka, et

écoutons derrière un paravent. Nous sommes en 1488. Trois poètes se sont rassemblés dans une réunion familiale, Sogi Hoshi, et deux de ses disciples, Shohaku et Socho. Le maître ressent le poids des années et il gémit en songeant au temps qui s'écoule. Pour le consoler, Shohaku lui adresse ce *hokku* :

Ce n'est pas maintenant le moment
De penser à vous
Comme un solitaire.

Afin de dire également son mot, Socho termine le *tanka* ainsi commencé :

Ne saviez-vous pas auparavant
Que toute chose doit disparaître ?

La belle consolation que toute chose s'en aille ! Sogi répond à ses amis par un nouveau *hokku* :

La rosée s'afflige
De sa brève durée et de ce que
La fleur lui survit.

Dans ce climat d'impermanence, Shohaku pense aussitôt à la rosée vespérale et ne peut s'empêcher de conclure ainsi le poème :

Pendant que se forme l'obscurité brumeuse
Des derniers rayons du soleil.

Cette fois-ci, Socho croit avoir trouvé les paroles capables de consoler son vieux maître ; écoutez :

Le jour est passé.
Chantant joyeusement, les oiseaux
Retournent vers leur nid.

Si les oiseaux sont heureux de retourner au nid quand la nuit est venue, Sogi, au contraire, reste mélancolique à la pensée de son voyage hors de ce monde : il ajoute ces deux vers :

Engagé profondément dans les sombres montagnes,
Le ciel n'est même pas mon guide.

Comme on a pu s'en rendre compte, les poèmes s'enchaînent les uns aux autres suivant un processus d'associations

d'images ou d'idées. Ce genre, inspiré d'ailleurs de la Chine, s'appela *renku*, c'est-à-dire poèmes-chaînon.

Il va sans dire que de tels poèmes ne gardaient pas



L'impératrice Jito (VII^e s.)

Le long printemps est passé
Sans que je m'en aperçoive.
C'est déjà l'été, semble-t-il,
La neige fond sur le Kaguyama
Qui prépare ses habits d'été.

toujours le sérieux de la conversation ici rapportée : ils prenaient le plus souvent une tournure plaisante propre à réjouir l'assemblée ; et cela ne devait pas être étranger à l'évolution ultérieure de la poésie japonaise.

Poèmes tronqués

On aura remarqué que, dans les poèmes-chaînon, les partenaires s'ingénient à composer et la « partie supérieure » et la « partie inférieure » des *tanka* comme des versets complets se faisant écho.

Or, le *hokku* peut très bien former un tout en lui-même, sans aucune référence à quelques vers voisins. Pour cela il suffit d'y exprimer sa pensée en une seule fois. Si l'on essayait ?

Cette question, un ancien samouraï, qui était devenu bonze et avait gardé sous la robe du moine la bonne humeur de son premier état, Yamasaki Sokan (1465-1534), un beau jour se la posa. Il fit des essais ; voyez ce qui en résulta :

Appliquez un manche
A la lune :
Le bel éventail !

Comme le joyeux bonze se livra à cet exercice par jeu, y mêlant ses plaisanteries, le *hokku* devint le *haiku*, c'est-à-dire « vers comiques », ou encore *haikai*, soit « poésies comiques ». Le nouveau genre plut et fit fureur.

Il conserva son ton de badinage jusqu'au jour où le divin poète Basho l'éleva au niveau de la poésie la plus raffinée qui se puisse concevoir.

Un voyageur

Né à Ueno en 1644 dans une famille de samouraïs, Basho est élevé près du jeune seigneur de l'endroit. Après la mort prématurée de son compagnon, il se retire dans un monastère bouddhique. Là il découvre la poésie et décide de se consacrer à son service ; il se donne pour mission d'enseigner aux hommes à vivre poétiquement. Sorti du monastère, il vit à Edo (Tokyo) chez un ami. Puisqu'il habite près d'un champ de bananiers, il prend comme pseudonyme poétique le nom même de cet arbre : *Basho*. Il entreprend de renouveler le *haiku*. Sa renommée est immense : tout le monde veut l'imiter et se met à composer de petits poèmes.

Sauvé comme par miracle de l'incendie de la capitale en 1683, il commence une vie de voyageur qui ne s'achèvera qu'avec sa mort, survenue en 1694, au cours d'un voyage à Osaka, non loin des eaux merveilleuses du lac Biwa.

Ariwara no Narihira (IX^e s.)



Sur le Sumidagawa
J'ai vu passer beaucoup de feuilles
Qui coloraient le fleuve en rouge :
Cela je ne l'ai jamais vu.
Cela je ne l'ai jamais entendu.

Une impression fugitive

Bien que Basho ne soit pas à lui seul toute la poésie japonaise, ses *haiku* vont nous aider à comprendre l'esprit des poètes au Pays du Soleil levant.

Voici d'abord une de ses célébrités avec la transcription de l'original pour qu'on voie bien comment se compose un *haiku* :

Fu ru i ke ya
Ka wa zu to bi ko mu
Mi zu no o to
Sur l'étang mort
Le bruit d'une grenouille
Qui plonge !

Ce poème est aussi simple que possible. D'abord une impression d'ordre visuel qui forme une sorte de cadre à l'action. Ensuite une brève sensation auditive : le bruit d'une grenouille plongeant brusquement dans l'eau. C'est

tout. De si peu de mots naît une impression indéfinissable de calme et de silence. C'est du contraste établi entre l'étang immobile et l'agitation, qui paraît énorme, provoquée par le saut de l'animal, que jaillit à notre esprit le sentiment d'un calme total et pourtant vivant.

Le *haiku* suivant crée une impression semblable :

Sur une branche morte
Repose un corbeau :
Soir d'automne !

Et celui-ci n'est-il pas dans le même ton ?

Nuages de fleurs,
Son de cloche : d'Ueno
Ou d'Asakusa ?

Et celui-là ?

Dans la forêt obscure
Une baie tombe :
Le bruit de l'eau.

Le poète communique intimement à la Nature : son expérience d'un instant, il s'efforce de la restituer dans l'esprit du lecteur — ou de l'auditeur. Pour ce faire, l'écrivain procède par quelques données successives, évocatrices, capables d'ouvrir le domaine intérieur.

Cette façon de concevoir la poésie doit beaucoup à l'idéal bouddhique, celui du *Zen* en particulier. On sait que le *Zen* enseigne à saisir l'instant présent — fugitif — dans une prise de conscience totale. L'intuition bouddhique ramène les êtres qui apparaissent dans la conscience à leurs divers éléments spirituels. Suivant ce point de vue, le sentiment qu'il y a devant soi la lune ou un arbre en fleur résulte d'une série d'appréhensions sensibles rassemblées et interprétées par l'esprit. L'expérience bouddhique consiste à voir le caractère illusoire de cette construction mentale, de sorte que tout semble un rêve sans consistance où l'attachement ne puisse trouver racine.

La poésie japonaise va s'appuyer, pour livrer son message, sur cette faculté d'illusion inhérente à l'esprit humain. Elle procède par touches progressives, elle indique

un aspect, elle évoque une impression contenue dans la mémoire. Là se borne son œuvre, l'esprit du lecteur lui-même accomplit le reste. Avec les éléments suggérés par le poème, il se reconstitue à lui-même une ambiance, une



Le bonze Saigyō (XII^e s.)

Chaque fois que je vois la lune,
Je pense à beaucoup de choses...
Et je pleure.

expérience, un instant. Cette poésie ne procède pas autrement que certaines peintures japonaises, le *sumi-e*, par exemple, ou que l'art subtil des arrangements floraux. Ce que les uns et les autres opèrent par quelques traits à l'encre de Chine ou le contour suggestif d'une branche et d'une fleur, la, poésie l'accomplit par une simple allusion, par quelques mots évocateurs.

Essayez de goûter dans cet esprit le petit joyau que voici :

L'été dans la montagne :
Le crépuscule sur les cèdres :
On entend la cloche d'une lieue !

Pour éveiller un sentiment, le poète agira de la même façon. Le poème suivant évoque la compassion bouddhique :

Mon ami l'oiseau,
Ne prends pas l'abeille
Folâtrant sur les fleurs !

Afin d'inspirer l'amour universel, Basho écrit aussi :

Réveille-toi ! réveille-toi !
Tu deviendras mon ami,
O petit papillon endormi !

Pour apprécier de telles compositions, il faudrait se placer dans un état intérieur particulier. Au Japon, l'on sera aidé par la beauté des caractères employés, par la qualité de l'encre, par la finesse du papier et surtout par la magie des sons. Nous autres qui ne pouvons goûter ces compositions qu'en des traductions imparfaites, il faut nous laisser pénétrer par le peu qui nous en reste, sans en rien perdre. Les mots, par les images et les sentiments qu'ils évoquent, doivent créer en nous un climat, réveiller en nos cœurs tout un monde endormi.

Les trois plus belles choses

Il faut dire que la poésie japonaise, pour ouvrir le monde intérieur, fait appel aux symboles. Par là elle touche les valeurs les plus hautes de l'âme humaine en même temps qu'elle exprime son accord profond avec la Nature.

Toutes ces valeurs se ramènent à trois principales : la beauté, la pureté, la lumière. Elles sont évoquées par les trois plus belles choses qu'un Japonais puisse découvrir dans la Nature : les fleurs (*hana*), la neige (*yuki*), la lune (*tsuki*). Parmi tous les poèmes qui se rapportent à la Nature ou qui montrent l'accord de celle-ci avec le cœur humain, rares sont ceux qui ne contiennent pas au moins l'un des termes de cette triade.

Comment mieux exprimer l'amour des fleurs que par un poème tel que celui-ci :

Une barque qui s'arrête :
En face, sur la plage,
Un pêcher en fleur.

Pourquoi la barque s'arrête-t-elle ? Une seule raison : il y a des fleurs à regarder.

On connaît l'amour des Japonais pour les cerisiers en fleur. Voici un poème qui chante cet émerveillement :

La nuit de printemps :
Les cerisiers ! Aux cerisiers
L'aurore est venue.

La beauté des fleurs n'est pas seule à réjouir l'âme japonaise : la pureté immaculée de la neige, sa transparence, est capable d'exalter son enthousiasme, comme en témoignent ces mots de Basho qui oublia un jour de se laver à cause de la neige :

Je vis la première neige :
Ce matin-là, j'oubliai
De laver mon visage.

Le poème suivant du grand écrivain laisse apparaître la même admiration :

Vous allumez le feu ;
Je vais vous montrer quelque chose de joli :
Une grosse boule de neige !

Mais rien ne saurait rivaliser avec la lune. En effet, dit Basho :

Vous aurez beau regarder les choses,
Rien n'est semblable
Au croissant de lune.

Le divin poète était si amoureux de la lune qu'une belle nuit, il ne put se lasser de la contempler :

Pleine lune.
Toute la nuit je l'ai passée
Au bord de l'étang.

花 はな

Hana, les fleurs

雪 ゆき

Yuki, la neige

月 つき

Tsuki, la lune

Ce poème est particulièrement évocateur. L'association de la lune avec l'étang insinue par elle-même tout l'idéal du Bouddha. La sagesse du Maître n'est-elle pas de voir clairement que toutes choses ne sont qu'un reflet de lune

dans un étang ? La compassion du « Tout-illuminé » est aussi suggérée par la lune. D'après une vieille légende bouddhique, au temps où le Bouddha n'était qu'un lièvre, au cours de ses vies antérieures, il avait livré son corps aux flammes pour nourrir un mendiant : en souvenir de ce sacrifice, le mendiant — en réalité c'était un dieu — prit une braise ardente et dessina un lièvre sur la lune qui, cette nuit-là, était toute ronde... Tout cela ne brillait-il pas à l'esprit du poète en cette nuit de pleine lune ?

Dernière évocation

On ne peut tout exprimer de l'art si profond des poètes japonais. Je n'ai donné que de faibles précisions sur leur technique. Je n'ai parlé que de deux sortes de poèmes et j'ai laissé de côté les artifices de style comme les mots-pivots ou les mots-oreillers. Pourtant j'ai essayé d'insinuer quelques aspects de leur esprit. Je l'ai fait avec des moyens de fortune, autant qu'il était en mon pouvoir. Je me suis contenté d'indiquer avec le doigt : là-bas se cache un trésor. Je laisse au lecteur la joie de se mettre à sa recherche.

Je quitte le pays des Iles Sacrées avec un sentiment d'émerveillement. J'emprunterai encore au divin Basho mes dernières paroles qui exprimeront au mieux mes sentiments après mon approche :

Remontant à cheval, j'abandonne un Rêve :
Vers la lune solitaire,
Monte la fumée du thé !

Jean ERACLE

BIBLIOGRAPHIE

On peut trouver des renseignements plus complets sur la poésie japonaise dans les ouvrages suivants auxquels nous avons emprunté la traduction des poèmes que nous reproduisons :

Karl Petit : *La poésie japonaise*, Séghers, Paris, 1950.

Tran Van Tung : *Poésies d'Extrême-Orient*, Grasset, Paris, 1945.

François Toussaint : *Littérature japonaise*, dans *Histoire des Littératures*, La Pléiade, tome premier, p. 1397 et suiv.

Voir aussi dans : A.-W. Watts, *Le Bouddhisme Zen* (trad. P. Berlot), Payot, Paris, 1960, ch. 4, p. 195 et suiv.